

La grande boucle a cent ans

RAYMOND LEBRETON, ANCIEN COUREUR DU TOUR SE SOUVIENT

Le Tour de France, c'est sans doute l'épreuve sportive la plus connue au monde. A l'occasion du départ de la centième édition de la grande boucle, nous avons demandé à Raymond Lebretton, Tourlavillais de toujours et forçat de la route en 1966 et 1967 d'évoquer quelques souvenirs. Prologue :

« Je suis originaire du Becquet et j'en suis très fier ; c'est l'un des plus beaux petits villages du Cotentin et puis surtout c'est ici que des gens m'ont accueilli alors que je n'avais que quinze



jours. Je suis né à Vassy dans le Calvados le vingt-neuf août 1941 au pire moment de la guerre ; j'ai été immédiatement placé dans ce foyer du Becquet, chez monsieur et madame Antoine, une modeste famille de pêcheurs au grand coeur. Je suis resté chez eux jusqu'à mon âge de vingt-quatre ans, c'est dire si j'y étais bien ! Chaque fois que j'ai eu l'occasion de le faire, je leur ai dédié mes victoires.

J'ai fait ma scolarité à la petite école du Becquet avec monsieur Granguillote dont les anciens se souviennent encore. Ensuite je suis allé à Diderot jusqu'au B.E.P.C puis au centre de formation de Batavia pour apprendre le métier de plombier-zingueur. Mais déjà, j'avais la tête dans le guidon. La passion du vélo m'a pris quand j'étais en classe de

cinquième. Un ami de monsieur et madame Antoine qui avait été cycliste dans la région parisienne m'avait donné un vélo de course, un cadeau royal ! J'ai le sentiment que dès ce moment j'ai voulu devenir coureur. J'avais mes idoles : Louison Bobet, André Darrigade, Fausto Coppi et Jacques Anquetil mais à cette époque j'étais bien loin de penser que je deviendrais un jour leur compagnon de peloton et même l'équipier de Darrigade ! Mes premiers entraînements si je puis dire, c'était sur les routes du Val de Saire ; je devais avoir une quinzaine d'années. J'ai été repéré par des coureurs de Barfleur et c'est dans ce club que j'ai pris ma

première licence en 1957. Première course, première victoire en cadets à Pont-Hébert. Quelque temps après je fais dix-huitième au championnat de Normandie malgré une crevaillon. Je confirme de bonnes dispositions en 1958 avec huit victoires, une bonne troisième place au championnat de Normandie, rejoint dans le dernier kilomètre au championnat de France ce qui me vaut la dixième place. Les choses sérieuses commencent en 1959 avec vingt-six victoires dont le titre de champion départemental toutes catégories. En 1960, ça va de mieux en mieux et en 1961 je comptais intégrer le bataillon de Joinville pour effectuer mon service militaire comme tous les sportifs



1960 : à gauche, Raymond Delisle, au centre Raymond Lebretton au grand prix de la montagne du Roule organisé par Monsieur Hébert à droite. Photo JM Lézec

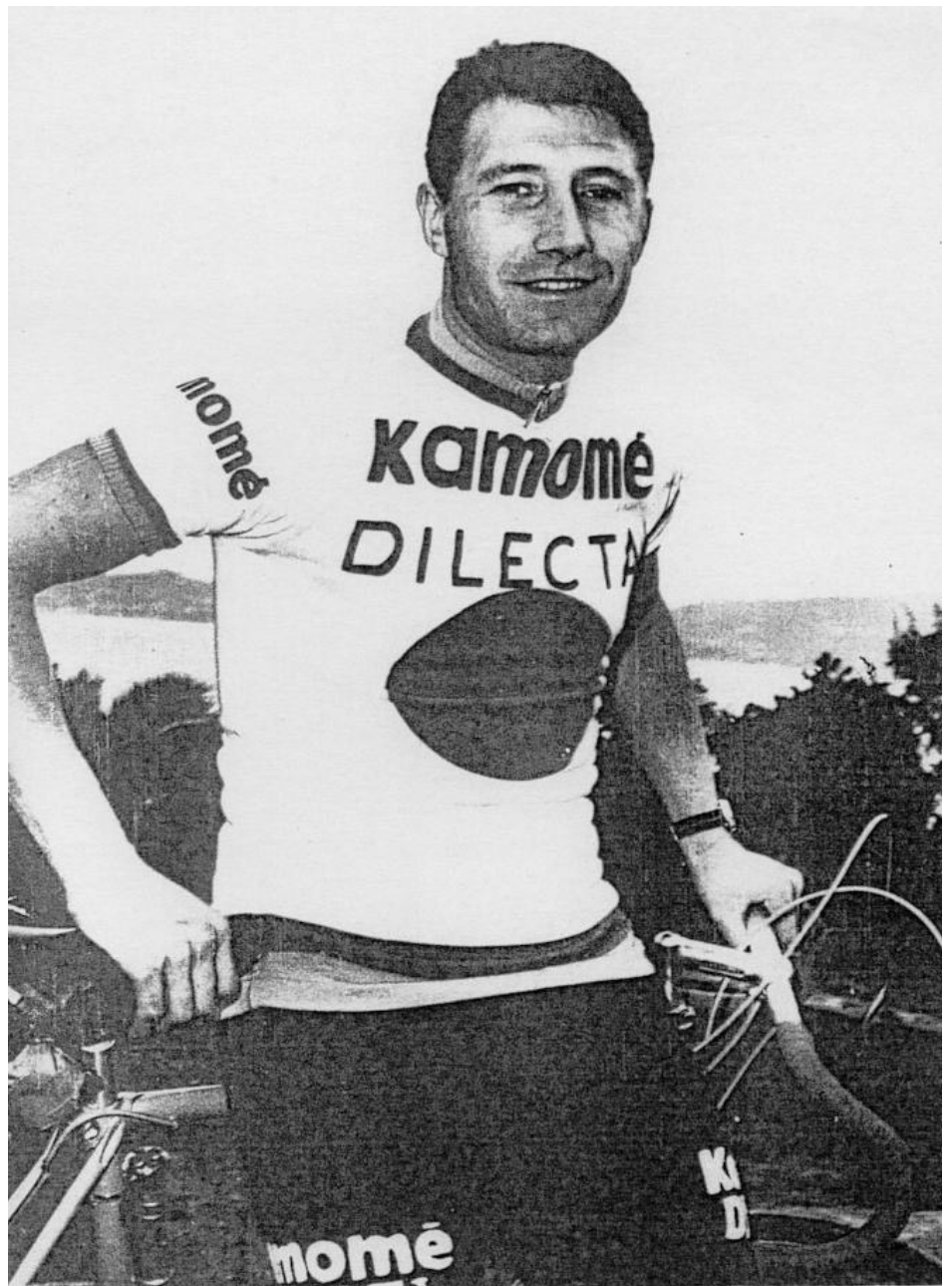
de l'époque. Malheureusement, l'histoire en décide autrement et mes illusions s'envolent vers l'Algérie et le Tchad. Deux ans d'arrêt total d'entraînement et de compétition.

En 63, je signe au club de Périers-sports et je parviens tout de même à revenir à un niveau correct en remportant neuf succès. Je pratique le cyclisme à mi-temps l'après-midi et l'autre mi-temps je travaille pour l'arsenal sur le Redoutable ou chez monsieur Alphonse Pinabel à la carrière du Caplain. En 64, j'ai l'honneur d'être sélectionné pour représenter la France aux Jeux Olympiques de Tokyo. Je pense que c'est à partir de ce moment que je décide de me consacrer entièrement au vélo.

La décision n'était pas plus facile à prendre qu'aujourd'hui parce que dans les années 60, un bon coureur amateur faisait de bonnes primes de courses. Je me souviens très bien avoir touché huit cents francs pour une troisième place au grand prix Michel Lair alors qu'aujourd'hui le vainqueur gagne la même chose ! Bien sûr, je ne parle pas de couverture sociale ! Toujours est-il qu'en 1965, je pars à l'A.C.B grand club parisien de Boulogne-Billancourt, antichambre du cyclisme professionnel et en 1966, Louis Caput me fait signer ma première licence professionnelle avec l'équipe Kamomé-Dilecta dont le leader n'est autre que le célèbre sprinter André Darrigade, champion du monde en titre.

Evidemment, je suis un petit du peloton mais je ne m'en laisse pas compter et je fais des places : cinquième du tour du Morbihan remporté par Eddy Merckx, quatorzième du Critérium de la Route remporté par Raymond Poulidor, vingt-deuxième de Paris-Roubaix, vainqueur de la deuxième étape du tour du Luxembourg... et puis la consécration avec ma sélection pour le Tour de France 66. Louis Caput ne m'avait pas prévu dans l'équipe et quarante huit heures avant le départ, il me demande de remplacer Gianni Macarini. Je n'étais pas préparé et je n'ai pas pu finir mon premier Tour. Simple consolation, j'ai été éliminé pour une minute et trente

secondes dans la dix-septième étape entre Bourg-d'Oisan et Briançon le même jour que Rik Van Looy. Le Tour 66, c'est la dernière lutte entre Anquetil et Poulidor. Jacques abandonne mais Raymond n'en profite



LEBRETON Raymond

GRUPE SPORTIF :

Kamomé - DILECTA

pas et c'est Lucien Aimar qui l'emporte à Paris.

En 67, je change d'équipe pour signer chez De Gribaldy-Frimatic. J'étais en très bon terme avec mon ancienne équipe et avec le directeur sportif, Louis Caput, dont je crois d'ailleurs que j'étais l'un des protégés. Le problème c'est qu'on était payé « à la musette » c'est-à-dire à la gagne. Kamomé, un fabricant de machines à laver japonaises, était en difficulté financière et ne pouvait plus payer de salaire. J'ai eu un peu peur et

comme De Gribaldy assurait un fixe, j'ai choisi cette équipe. J'ai fait toutes les grandes courses classiques et les courses à étapes de la saison, en France, en Belgique, en Italie ou en Espagne aux côtés de tous les costauds du moment : Merckx bien sûr dont c'étaient les débuts, Thévenet, Pigeon, Jean-Marie Leblanc actuel directeur du Tour de France qui courait chez Bic. Je termine cinquante-deuxième du Tour 67. C'était un drôle de Tour car la direction avait décidé de reconstituer les équipes nationales. Pour la France, il y avait 3 équipes : « l'équipe de France », les « Coqs de France » et les



Raymond Lebreton au centre est félicité par le maire Georges Fatôme. A droite, assis à côté du champion, Maurice Gautier maire-adjoint et Auguste Antoine, père adoptif de R. Lebreton. Photo JM Lezec.

« Bleuets de France ». J'appartenais à cette dernière. Ce n'était pas du goût des sponsors ni des directeurs sportifs et pas davantage des coureurs. Y'avait une ambiance bizarre et de fortes rivalités au sein du peloton ; finalement, l'expérience a été abandonnée l'année d'après.

Mais le Tour de France de 1967, c'est aussi et bien tristement le décès de Tom Simpson. Je m'entendais très bien avec lui et j'ai un parfait souvenir de l'avoir vu dans le Mont Ventoux, inanimé sur le bord de la route, mais j'étais loin d'imaginer que le soir pendant le repas on apprendrait le décès de Tom.

J'étais très content de ma saison avec les trois grands Tours d'affilée -Espagne, Italie, Française l'année d'après j'ai trouvé le moyen de faire une belle « connerie ». En vérité, l'équipe De Gribaldy dont je parlais tout à l'heure était mal organisée : on était avertis des courses quelques heures à l'avance ; en résumé, c'était le bazar et je voulais partir !

Mon ami Raymond Delisle qui courait chez Peugeot voulait que je le rejoigne ; j'ai tergiversé et en plus, j'étais mal à l'aise par rapport à Louis Caput. J'aurais dû lui parler de mes soucis mais je n'ai pas osé car je l'avais « abandonné » deux ans auparavant. Total en 1969, je reviens chez les amateurs et je me reclasse au sein de l'entreprise Alcatel à Querqueville.

J'ai pris beaucoup de plaisir pendant dix ans, de 69 à 78 comme coureur amateur, mais ce

n'était plus pareil car le statut de l'« ancien pro » était particulier. Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, de passerelle possible entre les amateurs et les professionnels ; au contraire, plusieurs grandes courses étaient « interdites aux ex-pros ». Je n'avais pas non plus le droit de « repasser pro » comme cela se fait maintenant. J'ai gagné environ cent-quatre-vingts courses amateur et tous les grands prix cyclistes du département à l'exception du « Michel Lair » où je termine 3 fois deuxième. Cela ne me fait pas plaisir de penser à cela mais chacun sait que « nul n'est prophète en son pays ».

J'ai donc raccroché en 78 mais je suis resté proche du milieu cycliste. J'ai été directeur sportif pendant 5 ans pour l'équipe Lecoulant puis à l'Amicale Cycliste Octevillaise (A.C.O.). Je suis toujours en contact avec les « Anciens du Tour ». Chaque année on se réunit en octobre dans un petit village du Poitou. Y vient qui veut, mais il y a quelques habitués comme Freddy Maertens, Felice Gimondi, Gianni Motta, Eddy Merckx, les frères de Vlaminck, Bernard Thévenet, Bernard Hinault. En général, j'y vais avec mes amis Raymond Delisle, Thierry Marie et Phiphi Durel qui ont eux aussi, à des époques différentes, ont marqué l'histoire de la grande boucle ».

JJB